Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 30

Artikel: Les soufflacus de Saint-Claude
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213211

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

55me ANNÉE — N° 30. Samedi 28 juillet 1917.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„ PUBLICITAS "
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50 ; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.
ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 28 juillet 1917 : — A propos d'un arbre de liberté (Philippe Godet). — Nos vieilles chansons. — Les soufflacus de Saint-Claude. — Lo tapa-seillon (Djan dai Pivè). — Pastilles Géraudel (J. Nel). — C'est comme chez Joignerey. — Réponse à l'oncle Théo (Pâquerette Deschamps). — Les postes d'autrefois. — Coraula de Gruyère. — Autre Coraula. — Boutades.

A propos d'un arbre de liberté.

Voëns, près Neuchâtel, ce 23 juillet 1917.

Messieurs les rédacteurs,

Dans votre numéro du 21 juillet, M. C. P. attribue à Jeannette Tabosson un trait qui est en réalité d'une autre Vaudoise.

Nanette Bonnaveau, ancienne cuisinière, à Vevey, vendait du savon et des allumettes. Elle était fort conservatrice. En 1845, un arbre de liberté fut planté devant sa boutique. Le lendemain, le quatrain que voici fut trouvé affiché au tronc de l'arbre :

Ils auraient dû prendre le chêne,
Pour leur arbre de liberté :
Il aurait nourri de sa graine
Tous les cochons qui l'ont planté !

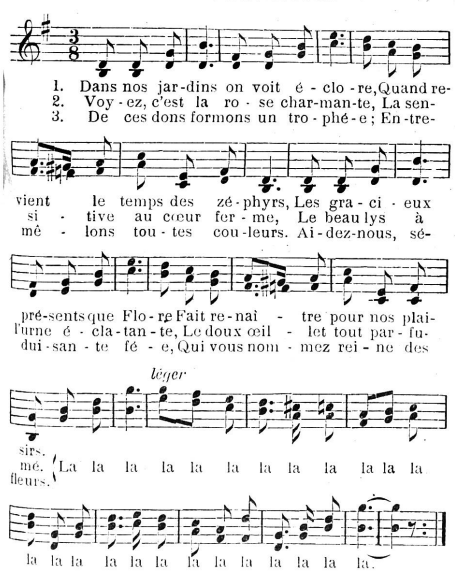
J'ajoute que les poésies de madame Bonnaveau (elle en a écrit d'autres) ont été recueillies et publiées en 1856, mais fort incorrectement, et que Marc Monnier a consacré à cette brave femme un joli article dans la *Suisse illustrée* du 13 juillet 1872.

Recevez, Messieurs les rédacteurs, ma cordiale poignée de main.

PHILIPPE GODET.

NOS VIEILLES CHANSONS

CHŒUR DES JARDINIERS 1851



LES SOUFFLACUS DE SAINT-CLAUDE

On pratique, le mercredi des Cendres, à Saint-Claude, un usage local qui n'est, paraît-il, qu'une parodie d'une ancienne cérémonie des moines de l'abbaye.

On raconte que, autrefois, ceux-ci, afin de chasser les mauvais esprits de tous les coins et recoins où ils pouvaient se trouver, s'armaient de soufflets, le jour des Cendres, et parcouraient la ville pour en chasser les diables, en soufflant de toutes leurs forces, surtout aux abords des quartiers mal famés. Un malin moine eut un jour l'idée de souffler ainsi sur le passage d'une femme de mauvaise renommée, afin de chasser l'esprit impur dont elle était sûrement possédée. Ce fait bizarre excita l'hilarité du peuple, et depuis ce temps-là, le lendemain du carnaval, on voit une troupe nombreuse de masques, vêtus de blanc, armés de soufflets, parcourir Saint-Claude en jouant de cet instrument. Ce petit scandale est toléré, à condition qu'il ne dépasse pas une certaine mesure. L'autorité locale permet la plaisanterie, mais s'oppose à ce qu'elle dégénère en abus.

Et voici la chanson qu'entonnent les masques, sur un air de marche :

Chasser le diable est chose difficile,
Quand d'un grand saint on n'a pas les vertus,
C'est à défaut de saints dans notre ville
Que nous allons manier l'ustensile
Des soufflacus *(bis)*

De nos soufflets sachons bien faire usage,
Dans la Poyat [1] du bas jusqu'au dessus ;
Le Pré [2] nous donne aussi beaucoup d'ouvrage
Allons, messieurs, laissez libre passage
Aux soufflacus *(bis)*

N'ayez pas peur de nous, mesdemoiselles ;
De nos soufflets ne craignez point l'abus.
En vous prenant pour des anges rebelles,
C'est un honneur que rendent aux plus belles
Les soufflacus *(bis)*

Assez souvent vous nous voyez en blaude, [3]
Pour qu'en chemise un jour nous soyons vus.
Tant qu'on fera des pipes à Saint-Claude,
Le carnaval ramènera la mode
Des soufflacus *(bis)*

[1] Vieille rue du quartier ouvrier.
[2] Rue principale du quartier des bourgeois.
[3] Blouse.

LO TAPA-SEILLON

San zu pa mô einreinbllâ pé Vela-lè-Bélossâ quan lè nachon s'einmodîran à sâ tsapllîâ. Ti lè z'omo, mîmamein clliâu dâo lansetourne, l'âvan falliu modâ avoué lo colonet Bornand. Reistâvè feinamein lo villio Petzegne, que ne savâi pa li-mîmo se l'avâi ouitant' âobin nonant' an, et Djâbran lo tapa-seillon, que lo capiténo l'avâi reinvouyî dâo militéro, po cein que s'îrè maillî lo pî à la rehiuva ein marquien lo pa dè pararda.

N'avâi pa trovâ lo fi à copâ lo buro, ci Djâbran. Mâ sè fotai pa mô de la guierra. Oreindrâi l'îrè lo premi dâo veladze. « Djâbran ! que lo criâvan lè fennè pè ti lè carro, Djâbran, venidè no baillî on cou dè man. » Djâbran cé ! Djâbran lè ! l'âvan totè fauta de li. Noutron coo bricolâvè dâo magnin, dâo martsau, dâo molare, dâo ruare. Fasai assebin on bocon lo fretare, l'écoffai, lo boralai. lo tsapoui. Lâi allâvè dè coradzo et dè bon tieur, mâ — n'è pa po lâi trôvâ à redere, — lo meti lâi îrè pa, pouâvè rein fére âo picolon, tot s'n'ovradzo l'îrè on ovradzo dè tapa-seillon. Po mésourâ ne se tegnai min de métro, min de tzevellira, mésourâvè avoué lo nâ, kemin lè tsin quan s'einbriyan contre on bon bocon.

On dzo, reissivè on lan po la ramira nâova de la grandze à la véva à Piquierne.

— Samin, que fâ à son valet, mésoura-vâi dierro lâi a du lo carro de l'ottô tanqu'à la porta de l'étrabllio.

— Lâi a trâi bet kemin la bambana [1] quatro iâdzo lo mandso dâo yaodzo [2], dou pî, on revireman et n'on dâi.

— L'è bon.

— Et vaitecé lo Djâbran et lo Samin que montîran su la ramira avoué lo lan.

— E-t-e que l'abèque vè té, ci lan ? que démande lo tape-seillon à son valet.

— Na, père, s'ein manque dou-trâi dâi.

— Per ice n'abèque pa mè. Tè bourlâi pi ! L'è lo premi iâdzo que vâiyo on lan trâo cour dâi dou bet !

DJAN DAI PIVÈ.

[1] Scie à deux mains, des scieurs de long. — [2] La serpe.

PASTILLES GÉRAUDEL

Il est déjà bien loin le temps où nos journaux étaient remplis de réclames étourdissantes de fantaisie pour un produit pharmaceutique qui devait, mieux que les potions des plus habiles docteurs, faire disparaître rhumes, malaises, et ramener la belle humeur avec un estomac libre et des poumons en forme, sans compter le cœur dont les battements ne devaient plus se précipiter qu'à la rencontre d'une idylle ou d'une bonne affaire.

Mais si les pastilles du célèbre pharmacien français ne font plus gagner beaucoup d'argent aux fermiers des annonces de journaux, c'est peut-être qu'elles n'ont plus besoin de recourir à leur appui. Elles sont connues, archi connues, populaires, et la petite scène à laquelle nous avons assisté il n'y a pas très longtemps le prouve absolument.

Sur la place de St-François, à l'heure de midi, la fanfare du premier régiment donnait un concert qui avait attiré un nombreux et très vibrant public. Dans la foule où notre maigre personne put trouver place, il y avait, à nos côtés, un brave ouvrier sexagénaire, corpulent, quelque peu endimanché, aux moustaches cirées, à la figure douce de quelqu'un qui attend un plaisir promis et sûr. Une poche de son large pantalon laissait deviner une boîte en métal qui nous intriguait fortement, bien que nous n'ayons aucun penchant, nous vous prions de le croire, pour la profession de pick-pocket !